

Musée national de la Maison Bonaparte

Exposition du 14 octobre 2022 au 15 janvier 2023

Coordination : Jean-Marc Olivesi et Odile Bianco

Commissaire : Jean-Christophe Liccia

Spectacles et divertissements en Corse au temps des Bonaparte

1769-1870

La publication, il y a deux ans, de l'ouvrage de Jean-Christophe Liccia consacré aux jeux, à la musique, à la danse et au théâtre en Corse a été un coup de tonnerre dans le ciel de l'histoire culturelle de notre île ! Car si l'on connaissait nombre de divertissements populaires, la présence de chanteurs lyriques déroulant des carrières prestigieuses aussi bien à Bastia que sur les premières scènes d'Europe fut une véritable révélation.

Dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, la description de *la Moresca* qui est donnée à Vescovato en l'honneur du comte de Marbeuf, gouverneur général de la Corse et protecteur des Bonaparte, nous donne à voir un spectacle d'une complexité extrême, exécuté par plus d'une centaine de bergers-danseurs se déployant dans une vallée entière devant des milliers de spectateurs.

La connaissance des grands textes italiens : la *Jérusalem délivrée* et le *Roland furieux* est diffusée dans toute la société corse, et les bergers de la famille Bonaparte appelaient Gertrude, sœur de Charles et donc tante de Napoléon : Clorinde, comme la princesse guerrière de la *Jérusalem délivrée*.

Le marquis de Cursay avait organisé de grands concerts lyriques vers 1742 pour amadouer la haute société bastiaise, pendant lesquels des cantatrices chantèrent des airs de Pergolèse et de Vinci.

Mais c'est ce même Marbeuf qui va construire le premier théâtre en bois de Corse, et les recherches récentes de J.-C. Liccia ont montré la qualité des chanteurs d'opéra et des danseurs, venus de toute l'Europe, qui s'y sont produits.

Sous le second Empire, l'opéra va devenir le centre de la vie sociale : la construction de celui de Bastia par Andrea Scala va susciter des querelles homériques entre le préfet qui souhaite voir inscrire au répertoire Gounod et Massenet, tandis que le maire n'aime que Bellini, Donizetti, Rossini et Verdi. En 1869, l'impératrice Eugénie assistera à une représentation du *Trouvère* de Verdi au Théâtre Saint-Gabriel d'Ajaccio. Les recherches présentées ici montrent que l'opéra à Ajaccio ne fut pas en reste, et même que les premières représentations eurent lieu dès le XVIII^{ème} siècle dans l'église Saint-Jérôme.

L'exposition ne serait pas complète sans une évocation des traditions musicales populaires corses qui s'invitaient aussi dans les salons patriciens, avec des instruments comme *la Cetera*.

Ces pratiques culturelles, à la croisée de plusieurs mondes, avaient également une forte connotation politique. L'exposition et son catalogue vont tenter d'en définir les enjeux et les

formes artistiques, très éclairantes de la société corse du temps de l'ascension et de la gloire des Bonaparte.

Théâtre et opéra

Le marquis de Cursay, chef des troupes françaises en Corse dès 1748, avait organisé de grands concerts lyriques vers 1752 pour amadouer la haute société bastiaise, pendant lesquels des cantatrices chantent des airs de Pergolese et de Vinci.

Pour l'exposition, ont été reconstitués les historiques des théâtres de Bastia et d'Ajaccio aux XVIII^e et XIX^e siècle : des théâtres de bois érigés en Corse à l'arrivée des Français aux énormes institutions du XIX^e siècle, dont on redécouvre aujourd'hui la programmation ambitieuse et la qualité des interprètes. L'histoire du théâtre à Ajaccio est quasi une révélation car on savait peu de choses sur sa programmation lyrique, et encore moins sur les représentations du XVIII^e siècle dans l'oratoire Saint Jérôme.

En effet, c'est le comte de Marbeuf, gouverneur général de la Corse et protecteur des Bonaparte qui va construire le premier théâtre en bois de l'île, et les recherches récentes de J.-C. Liccia (commissaire de l'exposition) ont montré la qualité des chanteurs d'opéra et des danseurs, venus de toute l'Europe, qui s'y sont produits.

Le résultat fut le séjour à Bastia, dans les trois dernières décennies du XVIII^e siècle, de plus de deux cents artistes lyriques, acteurs, danseurs et musiciens s'étant produits sur les meilleures scènes italiennes et européennes, prouvant l'importance et le rayonnement de son théâtre.

Sous le second Empire, l'opéra va devenir le centre de la vie sociale : la construction de celui de Bastia par Andrea Scala va susciter des querelles homériques entre le préfet qui souhaite voir inscrire au répertoire Gounod et Massenet, tandis que le maire n'aime que Bellini, Donizetti, Rossini et Verdi. En 1869, l'impératrice Eugénie assistera à une représentation du *Trouvère* de Verdi au Théâtre Saint-Gabriel d'Ajaccio.

La Moresca

Dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, la description de *la Moresca* qui est donnée à Vescovato en l'honneur du comte de Marbeuf, le protecteur des Bonaparte, nous donne à voir un spectacle d'une complexité extrême, exécuté par plus d'une centaine d'acteurs-danseurs devant plusieurs milliers de spectateurs venus de tous les villages voisins...

C'est donc qu'une tradition théâtrale existait en Corse, qui ne se limitait pas aux représentations données dans la *sala maggiore* du palais des gouverneurs génois à Bastia. Ces spectacles en plein air devant de légers décors, pouvant réunir plusieurs centaines de danseurs et figurants, inspirés par le Tasse ou l'Histoire de la Corse, ont été donnés en l'honneur du comte de Marbeuf, de Boswell et de Miot (l'administrateur de la Corse qui logeait à la Maison Bonaparte).

Parlant de la Moresca qu'il a vu donner à Vescovato en l'honneur de Marbeuf, l'abbé Gaudin écrit : « Les acteurs avaient été tirés indifféremment de toutes les classes des citoyens, depuis le pâtre jusqu'à la première noblesse du pays : il n'y a peut-être que la Corse où cet assemblage ne dérangeât pas une fête... Dans les plus bas rangs le Corse en général porte le maintien et l'assurance qu'il aurait dans les premiers... »

Michel RAFFAELLI (1929-2018) : *la Moresca*

Peintre, scénographe et musicien, Michel Raffaelli a travaillé avec les plus grands : Antoine Vitez, Jorge Lavelli, Jack Lang...

En 1998, dans le cadre de l'exposition *Moresca, images et mémoire du Maure*, le Musée de la Corse lui a demandé d'illustrer la description de **la Moresca** à Vescovato par l'abbé Gaudin, écrite entre le remariage du comte de Marbeuf en 1783 et la première édition du *voyage en Corse* de l'abbé Gaudin : Lefèvre, Paris, 1787.

Poésie, musique et littérature

Usages de la poésie

L'anthropologue Daniel Fabre nous donne une moisson d'indices : encore en 1932, le poète Ungaretti remarque que tous ces Corses usent tous d'une langue rythmée : « parlano quasi in ottava » : le vieux huitain assonancé (huit hendécasyllabes rimés : ABABABCC, la fameuse ottava rima ou ottava d'oro des grands chefs-d'œuvre de la poésie italienne) « leur est comme naturel », (notamment *l'Orlando furioso* (1532) de Ludovico Ariosto 1474-1533 (*Le Roland furieux* de l'Arioste) ; et la *Gerusalemme liberata* (1581) de Torquato Tasso 1544-1595 (*la Jérusalem délivrée* du Tasse).

Et naturel aussi le partage de la récitation des grands classiques.

Déjà, dans les *sketches of Corsica* de Robert Benson, journal d'un voyage effectué en 1823, le même trait apparaît dans ce passage : « Le goût pour la poésie est commun à travers toute l'île ».

Il nous est resté deux poèmes en langue italienne, forts savants, que Charles Bonaparte a écrits pour le comte de Marbeuf. Son modèle est assurément le grand poète Métastase, le librettiste favori du XVIII^e siècle (Mozart, Vivaldi ...), dont il récitait *l'Olimpiade*.

La connaissance répandue des grands poètes

À l'empereur déchu échappe la mention de ses lectures de la *Jérusalem délivrée* sous le chêne de Brienne. Les livrets des opéras, les sujets des Moresche, les inventaires des bibliothèques, les récitations par des bergers qui ne savent pas lire (ceux que Daniel Fabre qualifie d'« illettrés savants ») montrent la vogue extraordinaire de ces deux textes dans toutes les couches de la société corse, et les bergers de la famille Bonaparte appelaient Gertrude, sœur de Charles et donc tante de Napoléon : Clorinde, comme la princesse guerrière du Tasse.

La formation de ces poètes et la sensibilisation à ces deux monuments de la culture italienne était assurée par les prêtres, puis par les collèges de Jésuites, enfin par les Universités italiennes pour les plus chanceux et, en même temps, les académies insulaires leur permettaient de se confronter et de s'amender.

La musique

On sait que Charles rétribuait un maître de musique à Rome et qu'il chantait des airs de *l'Olimpiade*, sur un livret de Metastase.

L'exposition ne serait pas complète sans une évocation des traditions musicales populaires corses qui s'invitaient aussi dans les salons patriciens, la duchesse d'Abrantès nous en a laissé un témoignage :

« *Un jour, m'étant rendue le matin de très bonne heure tout au bout du château*, dans une grande galerie abandonnée, où se trouvait un piano, ou plutôt une mauvaise épinette que mademoiselle de Launay, lectrice de Madame Mère, et moi, avions réparée de notre mieux ; me trouvant devant ce piano, tout mauvais qu'il était, je me mis à répéter une petite chanson de chevrier qu'on chante dans les montagnes de la Corse, dans l'intention d'en faire un petit nocturne à deux voix pour le chanter à Madame. Saveria m'avait entendue et sanglota bientôt derrière moi.* »

Il s'agit bien sûr de la servante Saveria qui avait accompagné la Signora Letizia d'Ajaccio à Paris. Ce témoignage est un bel exemple de la porosité qui existait alors entre la musique savante et la musique populaire.

Certains instruments, comme la *cetera*, donnent leur saveur particulière aux XVIII^e et XIX^e siècles corses. Qui étaient ce Guglielmo de la piève de Vico, musicien engagé en 1638 par la communauté de Belgodere pour y jouer pendant une année de la *cialamella*, ou cet Agostino de Morsiglia, recruté à Farinole en 1709 pour y jouer de la *caramusa* ? Jean-Christophe Liccia a relevé dans les archives l'engagement de nombreux musiciens corses itinérants, parfois loin de leur commune d'origine, pour les réjouissances organisées dans de nombreux villages à l'occasion de la fête paroissiale, à Pâques ou pour le Carnaval. Durant cette dernière période particulièrement festive, de nombreux documents attestent de l'usage de déguisements et de masques.

Divertissements en famille ou de société

Jeux de cartes et de hasard

Les jeux de cartes, comme celui représenté sur la carte d'Hyacinthe de la Pegna, à la Maison Bonaparte, font partie des divertissements les plus répandus dans la société corse ; et Napoléon rappelle celui qui faisait les délices de sa mère et de son oncle Fesch : « l'éternel Reversi ! ». Il y a des jeux à trois qui se jouent sur une table triangulaire (ou se repliant en triangle) : le tri, *l'hombre* ou le cul-bas, et des jeux à quatre qui se jouent sur une table carrée : le reversi, le quadrille et le whist.

Bien des questions restent en suspens. Jean-Christophe Liccia a retenu celles-ci :

Quels étaient par exemple ces jeux dénommés *cartella*, *primiera* et *quaranta* pratiqués par Antonio Croce de Calvi en 1710 ? Depuis combien de temps étaient-ils présents en Corse ? Si le jeu de prime ou de première, ancêtre du poker, est mentionné dans la réglementation génoise dès 1569, sa pratique est véritablement attestée à Bastia en 1624 dans un procès devant le gouverneur génois et à Calvi en 1710 dans un acte notarié. Ce sont encore des actes notariés qui indiquent l'existence à Bastia de salles de billard au milieu du XVIII^e siècle, avec généralement leur localisation, leur propriétaire et parfois même leur inventaire.

Automates et Jouets

La collection de jouets de Linda Piazza de Corsi, provenant de familles du patriciat bastiais, montre que l'usage de ces objets était répandu dans une frange haute de la société corse.

Bals, théâtre amateur ou de société

Le séjour de Napoléon à la Maison Bonaparte au retour d'Égypte, fin septembre 1799, nous donne une liste des plaisirs auxquels il se livra avec ses amis : banquets et bal dans la galerie, chasse aux Milelli, soirées de conversation dans les salons auxquelles s'invitèrent ses fidèles ajacciens... Il est certain que l'on prolongeait les représentations lyriques ajacciennes ou bastiaises autour d'un piano.

Les plaques photographiques du Palais Caraffa à Bastia montrent divers membres de cette famille patricienne s'adonnant aux joies du théâtre amateur, dit alors théâtre de société, ou théâtre de Salon (dans le monde des images, on peut rappeler l'organisation à Bastia, en 1775, de séances de « lanterne magique », appareil projetant des images animées sur un mur et par là même lointain ancêtre du cinéma).

